

Valère Novarina

LES PERSONNAGES DE LA PENSÉE

Création 2023

Revue de Presse



Photo : Tuong-Vi Nguyen pour la Colline - théâtre national

Paris, 6 novembre 2023

Les Personnages de la pensée

Création : 7 novembre 2023 - Théâtre National de la Colline, Paris

Représentations : 7 au 26 novembre 2023 : Théâtre National de la Colline, Paris
23 au 27 janvier 2024 : Théâtre National Populaire, Villeurbanne
30 janvier 2024 : Maison des Arts du Léman, Thonon-les-Bains

Texte, peintures, mise en scène : Valère Novarina

Collaboration artistique : Céline Schaeffer

Avec :

Valentine Catzéflis

Aurélien Fayet

Manuel Le Lièvre

Sylvain Levitte

Liza AlegriaNdikita

Claire Sermonne

Agnès Sourdillon

Nicolas Struve

René Turquois

Valérie Vinci

Christian Paccoud (accordéon)

avec la participation de Mathias Lévy (violon, improvisation)

Musique : Christian Paccoud

Scénographie : Emmanuel Clolus

Lumières : Joël Hourbeigt

Costumes et maquillages : Charlotte Villermet

Réalisation costumes : Nelly Graillot et l'atelier costumes de la Colline

Direction des chœurs : Armelle Dumoulin

Dramaturgie : Pascal Omhové avec Isabelle Babin, Adélaïde Pralon

Assistante de l'auteur : Laura Caron

Répétiteur : Loman Masméjean

L'Ouvrier du drame : Richard Pierre

Les textes de Valère Novarina sont publiés par les Éditions P.O.L

Production :

Théâtre National de la Colline - Paris, Théâtre National Populaire - Villeurbanne

Production déléguée : L'Union des Contraires

avec l'aide de la SPEDIDAM

La Compagnie l'Union des Contraires est conventionnée par le ministère de la Culture - DRAC Ile -de-France

La SPEDIDAM est un organisme de gestion collective qui œuvre afin de garantir aux artistes-interprètes des toutes catégories les droits qui leur ont été reconnus.

THÉÂTRE - ENTRETIEN

« Les Personnages de la pensée » de Valère Novarina, sur la vie, l'être, le non-être, la matière du langage...



LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL
/ TEXTE, PEINTURES ET MISE EN
SCÈNE VALÈRE NOVARINA

Publié le 23 octobre 2023 - N° 315

Quatre ans après *L'Animal imaginaire**, nous avons de nouveau rendez-vous avec l'univers foisonnant et réjouissant de Valère Novarina. L'auteur-peintre revient au Théâtre national de La Colline avec son nouveau texte : *Les Personnages de la pensée**. Un texte au sein duquel il est toujours question de la vie, de l'être et du non-être, de la matière du langage...

Comment l'auteur que vous êtes passe-t-il d'un texte à l'autre ?

Valère Novarina : Lorsque je me mets à écrire un nouveau texte, je pars souvent de choses laissées de côté lors de l'écriture de mes textes précédents, comme si je récupérais des copeaux tombés de l'établi. Il peut aussi m'arriver de reprendre des scènes existantes pour les creuser, pour les approfondir, comme si le temps conférait à l'écriture une forme de maturité. Parfois, c'est vraiment trois fois rien : une seule syllabe peut modifier complètement l'édifice...

Pour vous, la notion de justesse veut-elle dire quelque chose ou envisagez-vous le texte comme une matière ayant vocation à sans cesse évoluer ?

V.N. : Oui, ça veut vraiment dire quelque chose. Je pense qu'entre un acteur et une page, il n'y a qu'un seul et unique endroit de justesse. On cherche d'ailleurs parfois beaucoup avant de le trouver. J'aime l'idée de travailler non pas par attention, mais par distraction, en allant d'une table à l'autre, comme dans le tir à l'arc zen ou dans la philosophie taoïste, lorsqu'on agit comme malgré soi.

On dit souvent que vous êtes un poète, que votre écriture est de la poésie. Vous sentez-vous à l'aise avec ces termes ?

V.N. : Pas du tout, je les ai en horreur ! Il y a, dans le mot de poésie, un côté auto-déclaration que je n'aime pas. Il s'agit d'un mot fétiche. J'ai pourtant lu, dans ma vie, beaucoup plus de poésie que de prose. Mais, je trouve qu'il y a une sorte d'idolâtrie dans l'usage de ce mot. On le prononce et on est tranquille... Sauf si on lui donne le sens d'ouvrier. En grec le verbe *poiein* signifie faire, fabriquer. Le poète devient donc celui qui fait une chose. Alors là, oui !

“

« J'écris ce que je ne pense pas encore... »

”

Quel rapport à la narration cette forme d'artisanat détermine-t-elle ?

V.N. : Les mots ouvrent des résonances dans l'espace. Pour moi, la narration, c'est ce que le langage écrit, ce qu'il raconte de lui-même. Parfois, j'ai l'impression d'être condamné à écrire ce que j'écris, dans un état de passivité. Comme j'aime dire de façon un peu paradoxale : j'écris ce que je ne pense pas encore... Le langage est quelque chose de tout à fait mystérieux. Lorsque j'écris, j'ai la sensation de marcher sur une arête, sur un fil. Il faut prendre garde de ne pas tomber d'un côté ou de l'autre. L'écriture est une activité très délicate, il faut rester à un endroit très précis.

Comment choisissez-vous les actrices et les acteurs qui jouent dans vos spectacles ?

V.N.: Je choisis justement des interprètes dont le carburant est le langage et non la psychologie, des interprètes qui ont un rapport sensible aux mots, comme des musiciens. J'aime les actrices et les acteurs qui font respirer le langage, et par là même la pensée. Car je crois que la pensée humaine vient accomplir la respiration animale. La respiration se renverse, s'asphyxie, meurt et renaît... Le langage suit les mêmes mouvements, les mêmes renversements, elle repose sur les mêmes déséquilibres. L'écriture se nourrit de cela en brûlant les mots, en les rendant ardents. Il y a une physique vivante de l'écriture que les actrices et acteurs doivent activer.

Quel rôle jouent vos peintures au sein de vos créations ?

V.N.: Elles agissent énormément. J'ai depuis longtemps l'idée que la présence de mes peintures sur scène permet d'entendre autre chose de mes textes. Dans *Les Personnages de la pensée*, il y en a encore plus que d'habitude. Et elles sont assez violentes. Je crois qu'elles créent une forme d'inquiétude qui répond à l'inquiétude des phrases. Car beaucoup de choses assez sombres habitent mes textes. Il y a beaucoup de morts qui passent...

Pour autant, se dégage de votre théâtre une grande drôlerie...

V.N.: Oui, car il est libérateur. Contrairement à Baudelaire, qui disait que le rire est satanique, je crois, moi, qu'il est baptismal. Le rire est comme une douche de langage qui touche le spectateur dans son corps. Chacun est atteint individuellement. Le public n'est pas un troupeau. Face à une scène, un spectateur entre en contemplation, un autre rigole, un troisième baille... Le théâtre est une force électrique.

* Les textes de Valère Novarina sont publiés aux Éditions P.O.L.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat



THÉÂTRE

VALÈRE NOVARINA

La langue en fusion

Avec *les Personnages de la pensée*, l'écrivain et dramaturge franco-suisse plonge le spectateur dans une pyrotechnie verbale aussi enjouée et vivifiante que jubilatoire. Rencontre dans son atelier parisien.



LEA CRESPIER POUR LA VIE

Les mots parlent. On s'en doutait un peu. Mais, à la lecture d'un livre de Valère Novarina ou en assistant à l'un de ses spectacles, cela devient une évidence. Nul évidemment n'ignore que le langage sert à s'exprimer, mais de là à imaginer que les mots parlissent comme s'ils avaient leur vie propre, il y a un pas audacieux. Comme si les mots demandaient à être écoutés. Comme s'ils étaient animés d'une farouche volonté de dire ce qu'ils ont sur le cœur, ou de débiller ce qui leur passe par la tête. Comme s'ils étaient des personnages. Ce n'est pas un hasard si la nouvelle pièce de Valère Novarina s'intitule *les Personnages de la pensée*. Ce titre intrigant, l'auteur, rencontré dans son atelier à Paris, se garde bien de l'expliquer,

Commencements et fins se multiplient en un ballet inépuisable, tels des numéros de cirque cocasses.

préférant lui conserver son halo de mystère. « *Je commence toujours par donner de faux titres à mes livres et, à un moment donné, je leur donne un vrai titre. Cette fois, l'éditeur a été déconcerté, mais il a accepté. J'aime lancer des choses assez paradoxales, mystérieuses.* » Valère Novarina aime à bousculer la langue. En riant, il cite un passage de la pièce où un personnage dit : « *Je suis, mais je ne pense pas encore.* »

NI DÉBUT NI DÉNOUEMENT

Précisons d'emblée que ses spectacles ne correspondent pas à la forme classique du théâtre, autour d'une intrigue avec un début, un développement, une fin. S'il y a une intrigue dans ses pièces, c'est celle que nous connaissons tous et qui englobe l'histoire de l'humanité. L'aventure étrange qui consiste à naître, vivre et mourir. En ce sens, l'œuvre de Novarina s'adosse aux grands récits de la création, dont il ne cesse de livrer sa version sous une forme à la fois ramassée à l'extrême, concentrée en quelques gestes ou répliques, mais aussi fragmentaire, éparpillée, où le détail le plus ténu s'inscrit dans une perspective suffisamment vaste pour susciter une dynamique.

Si ses spectacles n'ont ni début ni dénouement à strictement parler, c'est parce que, au cœur même de la représentation, commencements et fins se multiplient en un ballet inépuisable, tels des numéros de cirque plus cocasses les uns que les autres, à coups d'entrées et de sorties, de naissances et de morts, effectuées par une foule de personnages. Ces figures, qui apparaissent et disparaissent, portent des noms souvent drôles, qui sont tout un programme. Il y a Bouche, Oreille, le Galoupe, Bizule, Raymond de la Matière, l'Écrituriste, le Bonhomme Nihil ou l'Ouvrier du drame... L'inventivité de Novarina dans le domaine des noms propres et du langage en général est inépuisable. Ce qui ne l'empêche pas de donner aussi à ses personnages les noms d'acteurs vivants, comme Nicolas Struve, ou décédés, comme Alain Cuny, Daniel Znyk, Anne Wiazemsky. Cette profusion où se donne libre cours une érudition joyeuse, on la retrouve dans *la Clef des langues* (P.O.L.), son dernier livre, où des pages entières de noms se déploient en un abondant catalogue. Ces listes ou litanies presque

infinies sont accompagnées de dessins de l'auteur représentant aussi des personnages. Le livre, auquel le spectacle *les Personnages de la pensée* fait écho, dresse une liste vertigineuse des définitions de Dieu, fruit d'un patient travail de recherche. On y apprend que, selon Ambroise de Milan, « *Rien*

n'est plus propre à Dieu que d'être toujours », que, pour maître Eckhart, « *Dieu se savoure* », que, d'après Nicolas Malebranche, « *Si l'on pense Dieu, il faut qu'il soit* »... Tandis que, sur un ton plus énervé, Rimbaud lâche : « *Merde à Dieu.* » Dans cette série où se côtoient →

Lors d'une répétition des *Personnages de la pensée*, au théâtre de la Colline, à Paris. Texte, peintures et mise en scène de Valère Novarina.



L'UNION DES CONTRAIRES

théologiens, philosophes, mystiques, poètes et scientifiques de toutes les époques, Novarina livre avec un humour délicieux une clé essentielle de sa poétique. Lui-même a inséré dans la liste sa propre définition : « Dieu est la quatrième personne du singulier. »

L'ALCHIMIE DU VERBE

Sur des étagères, dans son atelier, on trouve une collection presque complète des ouvrages des Pères de l'Église. Il en sourit : « À une époque, j'allais régulièrement à la librairie la Procure, à Paris, pour y lire et souvent y acheter des livres de théologie. Cela me passionnait tellement que c'était comme une addiction. J'ai même pensé à un moment à me faire interdire de Procure, comme les joueurs qui se font interdire de casino. » Comme tout écrivain, Novarina est d'abord un lecteur assidu et attentif, avec dans son cas un intérêt prononcé pour l'alchimie du verbe. « Il y a quelque chose qui m'intéresse particulièrement et qui est très présent dans le spectacle, c'est l'ambivalence des mots. Le mot "personne", par exemple, signifie aussi bien quelqu'un que son contraire, personne. En arabe, le mot "espace" signifie à la fois l'espace et le vide. Dans l'écriture, chaque syllabe compte. C'est pourquoi on retourne toujours au texte, tout comme des musiciens même âgés s'étonnent encore d'une partition où ils déchiffrent toujours quelque chose de nouveau. » Cet étonnement devant les mots, cette perception d'une richesse inépuisable de la langue expliquent pourquoi les livres de Novarina sont dotés d'une vitalité hors du commun. Comme s'ils étaient écrits à voix haute. D'où l'impression à la lecture que ces mots n'ont qu'une idée en tête : sortir de la page et se dresser

« Dans l'écriture, chaque syllabe compte. C'est pourquoi on retourne toujours au texte. »

VALÈRE NOVARINA

sur leurs jambes pour se faire entendre de tous. Jouer sur les mots, les retourner, les découper, les permuter, les augmenter est l'une des activités favorites de Novarina. Comme « n'être et naître », qu'il accole dans le spectacle, concentrant en quelques lettres la mort et la vie. Ces jeux facétieux, cabrioles, combinaisons, métamorphoses, trouvent leur épanouissement dans l'espace de la scène, comme s'ils avaient été conçus à cette fin, même si l'auteur dit ne pas écrire spécifiquement pour le théâtre. « Je me suis aperçu que ce qui m'intéressait surtout dans le théâtre, c'étaient les blancs dans la page, le texte aéré, le texte respirant. » Rien n'empêche de dire que la scène est une extension de la page. Un nouvel espace dans lequel se déploie le drame d'abord tracé sur la feuille de papier. Ce qui explique pourquoi Novarina aime tant à diriger ses spectacles, dont il peint aussi les décors.

« Il y a une dimension très matérielle dans le théâtre. Sur scène l'acteur est traversé par des forces ; un peu comme des flèches lancées. S'il y avait un saint patron des acteurs, ce serait saint Sébastien, traversé par les flèches du langage. Il y a une distorsion dans les Personnages de la pensée. Il y a très peu de phrases normales et beaucoup de litanies. L'acteur ne doit pas trop rationaliser. Il livre des énigmes. Il ne doit pas être trop conscient. Je me souviens d'un soir où André Marcon avait été particulièrement bon dans son interprétation du Discours aux animaux. Je le vois dans sa loge : "André, c'était extraordinaire !" Il répond : "Ah, c'était bien ? Pendant toute la représentation, j'ai pensé que j'avais oublié de laisser des places à un copain de Saint-Étienne." Cet état de distraction, une distraction féconde, c'est là que l'acteur est à son meilleur. » ● HUGUES LE TANNEUR



Les Personnages de la pensée, du 7 au 26 novembre au théâtre de la Colline, à Paris (XX^e) ; du 23 au 27 janvier à Villeurbanne (69).



La Clef des langues, de Valère Novarina, P.O.L., 34 €.





Soir de Première avec Manuel Le Lièvre



Après Feydeau, Shakespeare ces dernières saisons, Manuel Le Lièvre retrouve la route de Valère Novarina. En 2007, il était dans la Cour d'honneur du festival d'Avignon pour la création de *L'Acte inconnu*. Cette semaine, il sera au Théâtre national de la Colline pour la création des *Personnages de la pensée*.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

OUI je le confesse...Mais j'ai un truc qui troque et traque le trac

Comment passez vous votre journée avant un soir de première ?

Je remplis l'espace de vide

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Nullement

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »

Je me souviens c'était un lundi



Premier bide ?

Quatre mois après la coupe du monde de football 98. Nous avons eu droit a un « Et un et deux et trois zéro » aux applaudissements. Je me suis senti un peu Brésilien

Première ovation ?

En 4ème A au collège Victor Hugo a Créteil, dans un spectacle de fin d'année autour de Courteline.

Premier fou rire ?

Avec Laurel et Hardy que nous regardions en super 8 en famille dans le salon.

Premières larmes en tant que spectateur ?

Probablement en cours d'interprétation au conservatoire, en regardant mes camarades travailler.

Première mise à nue ?

Le 03 janvier 1970 vers 10h23

Première fois sur scène avec une idole ?

J'ai eu le privilège de jouer avec le chien REX, qui n'est que l'image d'un clebs, le 07.07.07 dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes.

Première interview ?

C'était un matin, par téléphone, pour une radio « en direct ». J'étais en semi-pyjama.

Premier coup de cœur ?

Mon premier coup de coeur est Jacques Weber dans *Cyrano de Bergerac* à la télévision, et mon premier coup de coeur bis est Patrick Pineau dans *Un chapeau de paille d'Italie*, mis en en scène par Georges Lavaudant au Théâtre de l'Odéon.
6 novembre 2023/par L'équipe de sceneweb Vous aimerez peut-être aussi Faire défiler vers le haut Cookies et paramètres de confidentialité





Sacré Novarina



Billet de blog

Le Club de Mediapart



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart

1127Billets

0 Édition

Billet de blog 9 novembre 2023

jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart

Pour la sixième fois, Valère Novarina retrouve le **Théâtre de la Colline** avec « Le personnage de la pensée », un spectacle qui se souvient avec jubilation d'autres textes de l'auteur. En scène, des novariniens patentés et des novices, tous unis dans l'infinie





jactance. Du bon, du très bon Novarina mis en scène par Valère, meneur de revue. Jubilatoire.

Signalez ce contenu à notre équipe

Les pièces de Valère Novarina aiment dialoguer les unes avec les autres jusqu'à en citer des pans pour façonner un théâtre sans fin et sans pareil où le rire est le propre de l'animal qu'est l'être qui joue à être.

Alors, quelle joie de retrouver le Galoupe, Raymond la matière, Jean qui corde, Autrui et Sosie, le E muet ou ce bavard qu'est l'Infini romancier. Ce dernier nous arrive dans au chapitre XXV, l'un des derniers de cette nouvelle pièce *Le personnage de la pensée*. Les novariniens (j'en suis, ce n'est pas un club, ni une association, c'est une maladie heureusement contagieuse) connaissent bien l'Infini romancier. Il commence ainsi : « *« Voyez « dit Jean ; « Soyez attentifs !» ajouta Jacques ; « S'arrêtera-t-il, » demanda Pierre ; « Oui « répondit Marie ; « L'arrêtons-nous ? » repris Josette ; « Certainement pas » répliqua Anne », etc. Anne a raison, Josette. Ces mots et leur suite étaient les premiers de *La chair de l'homme* (POL, 1994), ils allaient ensuite revenir faire un beau tour de piste dans *L'animal imaginaire* (POL 2019, Colline 2019). Les revoilà. Avec coupes et ajouts. Comme un vieux tube que l'on reprend et relance à la demande général du public... Et à celle des acteurs, des actrices. Car si jouer du Novarina n'est pas de tout repos lorsqu'il s'agit d'apprendre sa partition de mots, cependant, celle-ci une fois acquise, la jubilation grandit de jour en jour et les soirs de représentation gagnent le public. Lequel découvre ou retrouve les mots de Novarina avec une semblable jubilation. Comme nous dit Le Galoupe peu après le début du voyage (pas loin de quatre heures avec un entracte) : « *Public, prends courage : la suite est nombreuse !* » Elle l'est. Nombreuse et joyeuse.*

Valère Novarina va même jusqu'à retrouver des personnages de son tout premier texte : le couple patronal de monsieur et madame Boucot faisant face à l'assemblée de leurs ouvriers exploités de « *la fabrique de quoi* ». C'est dans le chapitre XII titré « *Théorie de la lutte des langues* ». Les temps ne sont plus ceux de ses débuts (année 70), la langue patronale a changé, Novarina, là, réécrit son texte. Et voici le satané Boucot parlant de « *holding* », « *planing* », « *jumping* » « *conjuncturing* », « *concurencing* »... Louis la grêle, l'un des ouvriers répondra : « *c'est mon parlant. Je ne comprends plus rien à rien. Qu'est-ce que cela voulait dire. Ça voulait dit qui? Monsieur Bouque, est-ce qu'on peut prendre votre vocabulaire sans vos opinions* ». Et le chapitre s'achève par une réplique du Mort récidiviste disant « *froidement* » et avec de lourdes guillemets : « *théâtre documenté* ». Et, sans s'appesantir, on passe à autre chose.

Rien d'étonnant encore à ce que l'on retrouve l'Ouvrier du drame interprété comme il se doit par Richard Pierre, par ailleurs régisseur général du **Théâtre de la Colline**. C'est au Théâtre de la Bastille où il travaillait qu'il avait pour la première fois croisé Novarina au moment de *Je suis* en 1991. C'est en 2000 pour *l'Origine rouge* que Novarina lui proposa de s'attarder sur scène. Début d'une longue série d'apparitions de l'Ouvrier du drame jusqu'à aujourd'hui. Chez Novarina les comédiens sont aussi des machinistes et l'inverse est parfois vérifiable.

Bien sûr, une bonne partie de la garde rapprochée novarinienne est là. Agnès Sourdillon, Valérie Vinci, Nicolas Struve, Manuel Le Lièvre, René Turquois. Sous sa direction et /ou celle de Claude Buchwald, ils en ont mastiqué et mâché du Novarina jusqu'à faire partie de la famille, jusqu'à devenir eux-mêmes, parfois, des personnages. Certains apparaissent ici en leur nom (le public ne le voit pas, mais cela saute aux yeux des lecteurs) en compagnie d'actrices et d'acteurs disparus chers à Novarina: Tsilla Chelton, Bruno Sermonne, Christine Fersen, Bernard Ballet, Pierre Latour, Anne Wiazemski, Arpad Köti. Tous ceux qui parlent en leur nom sont de formidables bêtes novariniennes qui boxent les mots par paquets, slaloment de virgule en virgule,





asticotent conjugaisons et sont rompus aux inventaires. Des manœuvriers du mouvement scénique qui savent changer de braquet au bas des cols hors catégorie.

Et puis il y a les nouveaux novariniens, la jeune garde. Sous l'œil des aînés, tous ont foncé tête baissée, se sont enfoncés dans la forêt des mots, s'en sont gavés pour mieux les déglutir. Mine de rien, de novices ils sont vite devenus experts. Nommons-les : Valentine Catzéflis, Aurélien Fayet, Sylvain Levitte, Liza Alegria Ndikita.

Et comment, last but not least, ne pas nommer le complice de toujours, le chanteur compositeur et accordéoniste Christian Paccoud présent de bout en bout et son supplétif, le violoniste Mathias Lévy.

Bref on baigne en Novarinie. On s'esclaffe, on roucoule, on sourit, on s'étonne, on s'attendrit devant un castelet de fortune ou un tabouret auquel manque un pied, on note avec plaisir que les toiles de Novarina désormais ne jouent plus les marioles en montrant leurs muscles mais se glissent sur le plateau comme des oiseaux, s'attardent sans s'imposer. La pièce *Les personnages de la pensée* s'achève hautement en redonnant vie à ces mots de *L'animal imaginaire* : « *La parole ne nomme pas, elle appelle. C'est un coup d'éclair, une foudre : les mots n'évoquent pas, ils tranchent, fendent le rocher. Le langage n'a rien à décrire puisqu'il commence : il n'y a rien qui soit plus au secret de la matière, plus proche de la vie profonde de la nature que le mystère verbal. Le monde est un langage, notre parole s'en souvient. Tu nous a donné la parole pour t'entendre* » dit l'Écrituriste. Le « *Seigneur* » dont parle Novarina en a vu d'autres. Moins savants et moins drôles. Sacré Novarina !

Théâtre de la Colline du mar au sam 19h30, dim 15h30 (sf le 12) jusqu'au 26 nov.

Le texte *Les personnages de la pensée* est publié chez POL, 290p, 18€

Mais aussi :

-carte blanche à Valère Novarina à la Maison de la poésie le lun 13 nov à 20h : *Le monologue d'Adramelech* par André Marcon avec Anssi Kartunen au violoncelle, *Pour Louis de Funès* par l'auteur, *La clef des langues* par Dominique Raymond

-*Le discours aux animaux* par André Marcon, dans le cadre des 40 ans des éditions POL, les ma 28, mer 29 et jeu 30 nov à 19h, au Centquatre.

-Au printemps prochain paraîtra un « dictionnaire Novarina » aux éditions Hermann sous la direction de Céline Hersant et Fabrice Thumerel, et rédigé par une horde de novariniens.





Valère Novarina crée « Les Personnages de la pensée », un moment de théâtre grandiose

A propos de l'événement Les Personnages de la pensée du mardi 7 novembre 2023 au dimanche 26 novembre 2023 La Colline - Théâtre national Suivez-nous pour ne rien manquer sur le Théâtre

Inscrivez-vous à la newsletter



Les Personnages de la pensée : le bestiaire humain de Valère Novarina



Photo Tuong-Vi Nguyen

À La Colline, l'auteur, peintre et metteur en scène continue de faire s'entrechoquer les particules de la parole et offre à sa belle troupe de comédiennes et de comédiens une étonnante matière à jouer.

Dans le paysage théâtral, il existe des étoiles filantes et des astres permanents, sorte de rocs insubmersibles que ni le temps, ni les modes ne paraissent condamner à l'oubli. Valère Novarina est de ces derniers. Depuis *Le Drame de la vie*, créé en 1986 au Festival d'Avignon, l'auteur, peintre et metteur en scène ne cesse de creuser inlassablement son sillon. À intervalles plus ou moins réguliers, on le voit reparaître pour cultiver son obsession langagière, pour en remettre une couche, serait-on tenter de dire. Chez lui, il n'est jamais question de révolution, ni même de réinvention, mais plutôt de variations, de variations de variations, d'excroissances qui, toujours, sont irriguées par une même sève, celle de l'arbre de la parole, non comme véhicule de la pensée, mais comme architecte de celle-ci. « *Voici que les hommes s'échangent maintenant les mots comme des idoles invisibles, se forgeant plus qu'une monnaie : nous finirons un jour muets à force de communiquer ; nous deviendrons enfin égaux aux animaux, car les animaux n'ont jamais parlé mais toujours communiqué très très bien*, écrivait-il, en 1999, dans *Devant la parole*. Il n'y a que le mystère de parler qui nous sépare d'eux. À la fin, nous deviendrons des animaux : dressés par les images, hébétés par l'échange de tout, redevenus des mangeurs du monde et une matière pour la mort. » Alors, à une heure où ces assertions prennent un caractère prophétique, Valère Novarina enfle ses gants sémantiques pour livrer le 19^e round de son combat, *Les Personnages de la pensée*, et, une nouvelle fois, tenter de faire triompher le Verbe, et avec lui relever le drapeau à terre de notre commune humanité.

Sans surprise, les amateurs y retrouveront les piliers de la grammaire novarinienne : ses toiles énigmatiques qui font office de décor, la musique du compositeur-accordéoniste Christian Paccoud qui jalonnent les scènes, et surtout ce flot de parole qui active l'univers de l'artiste. Portée par Jean Mange Tout, L'Homme Entendant Son Reste, L'Écrituriste, L'Enfant Pariétal, Loupiandre ou La Mère Vivipare, pour ne citer qu'eux, elle agit comme une locomotive qui, à la seule force des mots, s'impose comme la maîtresse des lieux, capable de sculpter le plateau, de redéfinir la logique et de s'immiscer jusque dans le corps des actrices et des acteurs. D'une *Ode au chien Rex* à un *Printemps pourri*, de la rencontre de *Cinq philosophes à l'étroit dans une seule boîte* à la *Découverte d'une fontaine de sang*, Valère Novarina fait montre de cette bizarrerie si singulière, et reconnaissable entre mille, qui, en permanence, manie l'art subtil du décalage, du pas de côté et des frottements. En composant, décomposant et recomposant des mots, des expressions, des phrases, l'auteur ne cesse de jongler avec les particules de la langue ; en les faisant s'entrechoquer, il agit à la manière d'un physicien qui, en mettant deux atomes étrangers en présence, crée une molécule nouvelle et libre, parfois, une énergie inattendue.

Creuset d'un monde théâtral à part, d'un maelström qui impose de lâcher prise, cette dynamique qui agit selon ses propres règles repose, aussi, sur la musicalité de la parole et donne les moyens à l'auteur d'explorer les moindres recoins de la langue, jusqu'à en repousser les limites. Tandis que les néologismes, souvent cocasses, fleurissent à qui mieux mieux, les associations de sonorités baroques forment des combinaisons intellectuelles échevelées qui, le plus souvent, font progresser la pensée et lui permettent d'emprunter une voie nouvelle. **Surtout, en artiste facétieux qu'il est, Valère Novarina sait utiliser l'art du langage comme tremplin comique pour se moquer du monde et des Hommes, à commencer par lui-même.** Alors qu'il ne cesse de prendre avec gourmandise le « seigneur public » de revers – « *Ce jerricane finira par contenir le sens de la pièce* », s'exclame Le Rongeur Pourquoi avant de balancer le dit jerricane par-dessus bord –, l'artiste, comme peu de fois auparavant, cultive l'auto-citation – en convoquant, par exemple, l'une des stars de *L'Acte Inconnu*, Raymond de la Matière – et l'auto-dérision sur sa façon de faire théâtre dont il sait qu'elle ébranle, bouscule et fait chavirer les certitudes.

Non exempte de certaines longueurs, voire de quelques trous d'air, cette traversée veut, malgré tout, la peine d'être tentée dans la façon qu'elle a de laisser le réel s'immiscer pour mieux le tourner en ridicule – à l'image, notamment, de cet « *essaim de chiffres* » qui dit tout de la vulgarité de la communication comptable, de cette « *avalanche de slogans* » qui singe la vacuité de la parole politique, de la litanie de remerciements de L'Isolâtre en perdition qui prend pour cible les manières fanfaronnantes du beau-monde, ou encore de la lutte entre Monsieur Boucot et ses salariés qui, en creux, s'en prend à la déshumanisation du monde du travail –, mais aussi pour observer la formidable matière à jouer qu'elle offre à sa belle bande de comédiennes et de comédiens. **Fidèles de Novarina ou nouveaux venus, aucun ne laisse déborder et toutes et tous profitent de cette écriture précise, affûtée, acérée pour ne pas transformer la parole en logorrhée.** Tandis que certaines et certains font face, avec brio, à des moments de bravoure, à commencer par **Sylvain Levitte étonnant dans la peau de L'Infini Romancier**, chacune et chacun donnent à leurs personnages des airs de créatures, dont on ne saurait dire s'ils sont déjà des animaux ou encore des humains, mais incarnent, à n'en pas douter, des êtres novariens par excellence.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Les Personnages de la pensée

Texte, peinture et mise en scène Valère Novarina

Collaboration artistique Céline Schaeffer

Avec Valentine Catzéfils, Aurélien Fayet, Manuel Le Lièvre, Sylvain Levitte, Liza Alegria Ndikita, Claire Sermonne, Agnès

Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci et les musiciens Mathias Lévy et Christian Paccoud

Musique Christian Paccoud

Lumières Joël Hourbeigt

Scénographie Emmanuel Clolus

Dramaturgie Pascal Omhové avec Adelaïde Pralon et Isabelle Babin

Costumes et maquillage Charlotte Villermet, assistée de Corentine Quesniaux

Réalisation costumes Nelly Graillot et l'atelier costumes de La Colline

Direction des chœurs Armelle Dumoulin

Assistanat de l'auteur Laura Caron

Répétiteur Loman Masméjean

L'Ouvrier du drame Richard Pierre

Production L'Union des Contaires

Coproduction La Colline – théâtre national, Théâtre National Populaire – Villeurbanne

Avec le soutien de la SPEDIDAM

La Compagnie L'Union des Contaires est conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Île-de-France

Les Personnages de la pensée est paru le 7 novembre 2023 aux Éditions P.O.L.

Durée : 3h35 (entracte compris)

La Colline – théâtre national, Paris

du 7 au 26 novembre 2023

Théâtre National Populaire – Villeurbanne

du 23 au 27 janvier 2024

Maison des Arts du Léman Thonon-Évian-Publier

le 30 janvier



Valère Novarina met le feu à la langue

Le metteur en scène livre, au Théâtre de la Colline, à Paris, un plaidoyer pour la souveraineté du verbe

THÉÂTRE

Ce n'est pas un spectacle qui fera polémique. Pourtant il est, sur le plan politique, l'un des plus offensifs de cet automne théâtral parisien. De retour à La Colline où, en plus de vingt ans, il a créé six de ses textes, l'auteur-metteur en scène Valère Novarina dépose sur le grand plateau un plaidoyer irrésistible pour la souveraineté de la langue. Agé de 81 ans, l'artiste est d'une insolence juvénile et d'une lucidité mordante. Au soir de la première, *Les Personnages de la pensée* (publié par ailleurs chez P.O.L., 288 pages, 18 euros) a allumé le feu dans les rangs du public.

Giclées de mots, précipités d'adjectifs, flux de néologismes, intrusions d'anglicismes, torrents de phrases, irruption de récits et de dialogues bien ordonnés dans des volées hagarde de patronymes inventés, de phonèmes trafiqués et de syntaxes démantibulées : depuis toujours, il n'y a qu'un dieu qui vaille sous la plume de Novarina, c'est le verbe. Il est ici pris en charge par une bande de comédiens exceptionnels qui le font entendre avec un éclat remarquable.

Certains sont des vétérans de la tribu novarinienne, d'autres viennent d'être adoubés. C'est une panoplie de talents qui investit les planches, sans leader qui tienne la dragée haute à des seconds rôles ou des faire-valoir. Même le régisseur (Richard Pierre, rebaptisé « l'Ouvrier du drame ») a voix au chapitre. L'auteur voulait imaginer un parcours dynamique pour chacun. Des deux musiciens qui jouent en live aux dix comédiens, il a réussi son coup. Respect admiratif pour ces interprètes dont les corps véhiculent sportivement les pages d'un texte luxuriant. Transbahutée par les va-et-vient de la troupe, la parole se balade : elle se hisse au sommet d'estrades, de tabourets, d'escabeaux ; elle profère depuis des pupitres improvisés ; elle se superpose aux toiles colorées signées par l'artiste.

L'artiste vit dans son siècle. Il

en déplore le peu de spiritualité. Il en regrette le matérialisme forcené

Le décor est un atelier de peintre sans cesse reconfiguré dont le metteur en scène taquine les limites, histoire de montrer qu'aucune frontière tangible ne saurait contraindre sa verve poétique entre quatre murs. Les comédiens balancent des objets en coulisses. Une pièce de Jean Racine (*Britannicus*) tombe des cintres. Une fontaine de faux sang jaillit du parquet. Disposés l'un côté cour et l'autre côté jardin, un chien en stuc et une mobylette rouillée, qui figeaient, en préambule, la scénographie entre leurs masses inertes, sont dégagés des lieux. L'espace est un couloir latéral, vertical et profond où l'immobilité n'est pas de mise. L'air circule. Les propos également.

Débord des minutes

Le verbe est roi dans une représentation dont la durée (trois heures trente entrecoupées d'un entracte) est en elle-même un défi aux fatigues de fin de journée. Mais cette longueur (plus vivement ressentie en première partie, ce qui dissuade à tort quelques spectateurs de rester jusqu'au bout) travaille pour l'auteur. Il a besoin du débord des minutes pour nettoyer les cerveaux de ce qui les parasite et contre quoi il s'insurge : une langue efficace au service d'une communication réductrice. Le formatage des esprits est dans sa ligne de mire.

On n'est ainsi pas près d'oublier la solution préconisée pour régler la question du genre. Plutôt que de trancher entre neutre, masculin et féminin, Valère Novarina propose de remplacer les voyelles par le son « u ». « Et tu veru que nu purviendru purfument u nu comprendre », prophétise, lors d'une séquence hilarante, l'excellent Manuel Le Lièvre. Des scènes de cette nature, subtiles, parodiques et caustiques, le texte n'en manque pas. Elles surgissent au débotté et font souffler sur les pon-

cifs et leurs faciles raccourcis le vent ironique de la critique.

L'artiste vit dans son siècle. Il en déplore le peu de spiritualité. Il en regrette le matérialisme forcené. Il le fait savoir lors d'épisodes ciselés qui ne nomment jamais frontalement les sujets mais les décalent vers la métaphore, la caricature ou la parabole. Qu'ils abordent la question du genre, de la foi, de la lutte des classes, de la novlangue, des progrès de la science et de la technologie, ces règlements de comptes sont pour les acteurs des plages de jeu revues. Mais le plus souvent, dans ce spectacle, la langue n'est au service que d'elle-même. Elle ne raconte aucune histoire, ne milite pour aucune autre cause que son infinie capacité à transformer les voyelles et consonnes en une partition que déchiffrent les acteurs.

Articulation facétieuse

Lorsque le son l'emporte sur le sens, il n'y a plus rien à comprendre : « Que l'univers poursuive hors de nous sa propre logique ! », s'exclame un personnage baptisé « l'Enfant mordant le sol seul contre tous ». Exit la raison et le normatif. La jubilation atteint des sommets lors d'un monologue du comédien Sylvain Levitte qui, dans le rôle de « l'Infini Romancier », empile les uns derrière les autres des propos elliptiques dont l'articulation facétieuse (au passé simple qui plus est) est un exercice de grande virtuosité.

Le spectacle n'est pas toujours aussi gratifiant. Il arrive que l'ennui et l'agacement guettent devant une représentation un brin narcissique : au fond, pourrait-on chipoter, une langue s'autocélèbre devant les toiles mêmes du maître de cérémonie. C'est vrai. Mais le miracle a lieu. Cette langue, qui ne sert en apparence à rien parce qu'elle n'a pas l'utilité marchande d'un bien matériel, qui oppose à la maigreur d'éléments de langage la profusion de son vocabulaire, qui liquide les formules toutes faites pour leur substituer l'abondance de son imaginaire, qui refuse d'être appauvrie et domestiquée, est un outil d'émancipation et une arme de résistance. C'est en ce sens que ce spectacle est l'un des plus poli-



tiquement offensifs de cet automne parisien. « *La parole ne nomme pas, elle appelle* », conclut un des personnages. ■

JOËLLE GAYOT

.....
Les Personnages de la pensée,
publié aux éditions P.O.L.
Texte, peinture et mise en scène :
Valère Novarina. Avec Valentine

Catzéffis, Aurélien Fayet, Manuel
Le Lièvre, Sylvain Levitte, Liza
Alegria Ndikita, Claire Sermonne,
Agnès Sourdillon, Nicolas Struve,
René Turquois, Valérie Vinci.
Musique : Mathias Lévy
et Christian Paccoud. Jusqu'au
26 novembre, au Théâtre
de la Colline, Paris 20°.



Claire Sermonne, Aurélien Fayet, Nicolas Struve, Valérie Vinci et René Turquois, au Théâtre de la Colline, le 31 octobre. TUONG-VI NGUYEN



LES PERSONNAGES DE LA PENSÉE

Théâtre de la Colline

Rue Malte-Brun

75020 Paris

01 44 62 52 52

Jusqu'au 26 novembre 2023

à 19h30 et le dimanche à 15h30

(relâche dim 12 nov)



Photo Tuong Vi Nguyen



Il serait vain de tenter de résumer une pièce de Valère Novarina et celle-ci encore moins.

Depuis l'origine, Novarina est un trituteur de mots, un diabolotin espiègle qui mène (ou semble mener) une exploration philosophique, déguisée en fariboles, gags potaches et considérations plus ou moins obscures (plus ou moins claires) sur le langage, la pensée.

Ici, le verbe se fait chair. Chez Novarina, le corps est omniprésent : pas seulement celui des comédiens et comédiennes, mais le corps en tant qu'actant, oralisant de façon physique les mots. Il y a le cerveau, pâte molle et grise, la langue, les lèvres, tout ce qui "donne corps" à la pensée. Au risque de s'y perdre, bien sûr, sinon où serait le plaisir et vers quoi tendrait la pensée de l'auteur de *L'Atelier volant* ou de *L'Opérette imaginaire*.

Ce spectacle ne fait pas exception à la règle : il est foutraque, bordélique, inspiré parfois, brouillon souvent, mais un brouillon qui se revendique comme tel, qui soigne ses entrées et sorties, s'agrément de tableaux de l'auteur (car il peint également) parodie avec justesse tel discours politique ou encore telle réunion entre patron (l'ineffable M. Boucot) et ses salariés déçus qui voudraient bien savoir ce qu'est la Bourse, pourquoi le profit... On leur répond : « Vous êtes bêtes, alors taisez-vous ! »

Il n'y a pas vraiment de ligne directrice. Quand on croit l'avoir trouvée, l'auteur-metteur en scène nous entraîne ailleurs, au gré de sa fantaisie ou d'une logique connue de lui seul. Même s'il n'hésite pas à se citer, voire à reprendre telle ou telle scène ou chanson d'un spectacle antérieur, il est certain que *Les personnages de la pensée* ravira les aficionados de Novarina. Elle en agacera d'autres mais, après tout, n'est-ce pas le rôle du jeu théâtral et du jeu tout court.

Le fidèle Christian Paccoud (ci-devant musicien et accordéoniste) est de la partie et il la tient avec un grand sérieux.

Les comédiens (on a dû leur dire dès le début) n'auront pas de personnages à défendre : ils auront à malaxer, à recracher, à proférer la prose novarinienne. La plupart s'en sortent très bien : une mention spéciale pour Manuel Le Lièvre qui obtient un petit succès personnel avec la scène du professeur évoquant "la disparition des genres".

Jeux de mots, détournements, fausses citations, abus d'énumérations de noms de personnages qu'on ne voit pas et que l'on peut juste imaginer, le contrat est rempli : à noter que le spectacle est sauvé, et comment, par le jeu des comédiens et comédiennes, tous concernés et motivés, tous présents.

L'auteur, habile dramaturge, pratique l'art de commencer de façon baroque et surprenante une saynète et de la finir par une chute, mais aussi, au plus haut degré, l'art du *teasing*, façon « Vous allez voir ce que vous allez voir... » ou enore « Après ceci, voilà autre chose de complètement différent, mais plutôt intéressant ! »

Novarina est-il un digne successeur d'Artaud ou un épigone de Tardieu et Ionesco (mâtiné d'un soupçon de Bobby Lapointe) la question restera posée.

Mais si certains spectateurs rient et participent, semblant adooooorer véritablement, d'autres font grise mine et ne reviendront pas pour la deuxième partie de ce (long) spectacle. On aime ou on déteste.

On peut aussi être plus mitigé, avoir déploré des facilités et apprécié à moitié la pièce, voire un peu plus. Pas si mal.

Gérard Noël

Les Personnages de la pensée

Texte, peintures et mise en scène : Valère Novarina.

Collaboration artistique : Céline Schaeffer

Avec : Valentine Catzéflis, Aurélien Fayet, Manuel Le Lièvre, Sylvain Levitte, Liza Alegria Ndikita, Claire Sermonne, Agnès Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci et les musiciens Mathias Lévy et Christian Paccoud

Musique : Christian Paccoud

Lumières : Joël Hourbeigt

Scénographie : Emmanuel Clolus

Dramaturgie : Pascal Omhové avec Adelaïde Pralon et Isabelle Babin

Costumes et maquillages : Charlotte Villermet assistée de Corentine Quesniaux

Réalisation costumes : Nelly Graillot et l'Atelier Costumes de la Colline

Direction des chœurs : Armelle Dumoulin

Assistante de l'auteur : Laura Caron

Répétiteur : Loman Masmejean

L'ouvrier du drame : Richard Pierre

Régie plateau : Elie Hourbeigt



CULTURE

VALÈRE NOVARINA L'ÉTERNEL AUDACIEUX

AU THÉÂTRE DE LA COLLINE,
LE POÈTE DRAMATURGE
ENCHANTE SON PUBLIC
AVEC « LES PERSONNAGES
DE LA PENSÉE ». UN FESTIVAL
DU LANGAGE DONT ON
RESSORT LA TÊTE À L'ENVERS.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Laissez-vous dériver dans l'« archipel » Novarina, laissez-vous prendre dans le filet de son théâtre mosaïque où fulgurances riment avec abondance, aphorismes avec paroxysme. Dans ce lieu de magie, le langage se met à vivre à travers une multitude de personnages ou plutôt des concepts personnages. Ainsi, dans sa dernière création, nous croiserons l'Écrituriste, l'Illogicien, le Galoupe, le Bonhomme Nihil, la Citoyenne lambda, des Anthropodiens tenaces et des Transfongiens, Monsieur et Madame Boucot (un vieux couple), etc. Voici, malgré les apparences, une tragi-comédie étroitement organisée et le spectateur sera récompensé s'il passe la barrière de la première demi-heure, cette demi-heure pendant laquelle il peut se demander, légitimement, ce qu'il est venu faire là. Alors un conseil : ne quittez pas la salle, SVP, des surprises, des prouesses et des grands écarts verbaux vous attendent au tournant.

Sur la grande scène de La Colline, deux toiles blanches – qui semblent attendre les coups de pinceau du peintre – forment la géographie du plateau en forme d'atelier. Espèce d'espace modulable.

À gauche, il y a une vieille mobylette, au centre, un tableau du dramaturge, une toile qui représente, si notre

vue est bonne, une île baignée dans l'ocre d'une arrière-saison. Bientôt des tabourets, pupitres ou escabeaux serviront la parole. Oh, elle n'est pas commode à résumer, cette pièce, et c'est ce qui fait tout son attrait. Même si elle peut apparaître parfois abstruse, elle a une véritable mise en scène (de l'auteur).

Le sujet ? Il serait vain d'essayer de résumer ce spectacle en dehors de sa structure et de son langage particulier, un langage qui brûlerait les mots. Ici, le verbe se fait chair et il danse. Il bondit, rebondit, s'agite, s'écarte, se tord et se mord. Sous la plume de Valère Novarina, il se fait cirque. Trapéziste ou jongleur, indomptable dompteur. Il s'agirait d'une suite de parodies, morceaux de bravoure. On passe d'un sujet à l'autre avec légèreté et vivacité : Dieu (l'auteur pense qu'« Il est la quatrième personne du singulier »), les nouvelles sciences, le peintre et son modèle ou encore la question du genre...

Scène culte

Chez Novarina, les idées viennent en parlant. Il construit des conversations comme on construit des sculptures et parfois de la matière surgissent des choses insoupçonnées. Ainsi ces scènes remarquables où un philosophe misanthrope, Raymond de la Matière, habillé comme un écolier tout droit sorti un bahut anglais, débite des pensées du

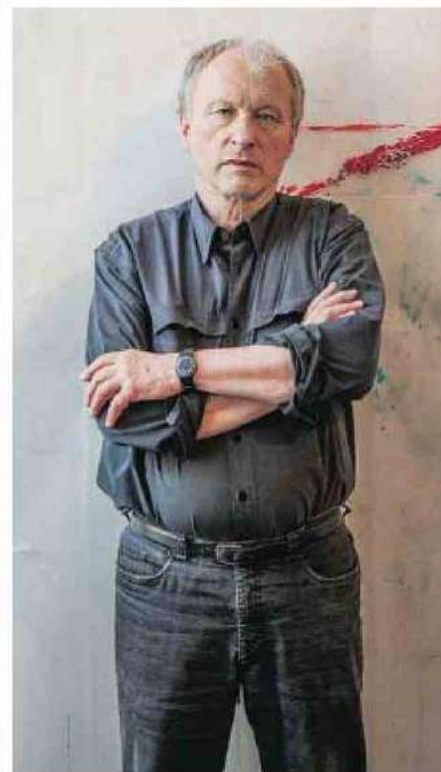
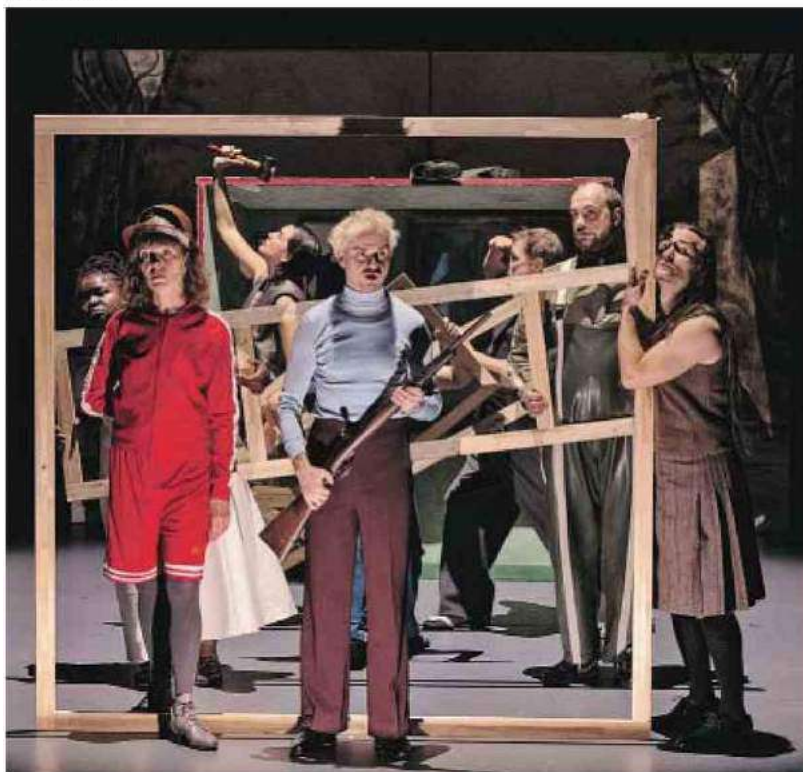
genre : « L'humanité est le seul animal sur terre qui se défend en secrétant l'hor-mone du langage (...) Le langage est une substance chimique. Si Dieu nous l'a laissé, c'est simplement pour régler nos comportements animaux. » Ou encore cette scène – sans doute le moment le plus époustouflant de ce spectacle – où l'Infini Romancier, interprété par un Sylvain Levitte survolté, nous annonce qu'il va lire les 652 premières pages du livre dont il est « l'autricier ». La scène deviendra, à n'en pas douter, culte. Ici, tout se déchiffre et le critique aura atteint son but s'il a pu donner au lecteur l'envie de surmonter l'irritation de certaines longueurs.

On contemple un spectacle de Novarina comme on regarde un film de Godard (un autre Franco-Suisse), un de ses films des années 1980, sorte de papiers collés. À ceci près que chez le dramaturge, tout est jubilatoire. Du haut débit servi par des comédiennes et comédiens athlètes de la parole. Des anciens de la galaxie novarinienne et des nouveaux qui s'y sentent déjà comme chez eux. Toutes et tous sont sur un pied d'égalité. Ce que nous chuchote en fait Valère Novarina est fort simple : le théâtre est une affaire joyeuse et sérieuse. Si nous devons résumer son art torrentiel en six mots : poésie, calembour, comique, insolence, peinture et musique. Son grand talent ? Avoir su, depuis cinquante ans, se

► 16 novembre 2023 - N°24645

forger, pour les combiner, des outils qui sont d'une merveilleuse précision horlogère. ■

Les Personnages de la pensée,
au **Théâtre de la Colline** (Paris 20^e),
jusqu'au 26 novembre. Tél. : 01 44 62 52 52.
www.colline.fr



Agnès Sourdillon (à gauche)
et Sylvain Levitte dans *Les Personnages
de la pensée*, la nouvelle création
de l'auteur et metteur en scène genevois
Valère Novarina (ci-dessus).

TUONG-VI NGUYEN : HUMA ROSENTALSKI





Les personnages de la pensée



Théâtre 16 novembre 2023 *by* Annie Chénieux

A La Colline, la dernière création de Valère Novarina fait la fête à la parole et au jeu

Avec l'auteur et artiste prolifique Valère Novarina, la parole est à la fête, mais que serait-elle sans ses merveilleux interprètes ? La troupe réunie a de nouveau fort à faire avec ce foisonnant amalgame de mots qui rebondissent et rebondissent sans cesse au long de variations labyrinthiques. Heureusement, ils sont là, ces personnages pour se rattraper à du tangible quand la parole n'en finit pas de nous égarer. Devant les toiles de l'artiste, à l'occasion les traversant, debout sur un tabouret ou autre promontoire, chaque personnage arbore son langage comme son identité. Déjà, leurs noms sont tout un programme, il y a L'Écrituriste, Jean Mange tout, L'Homme entendant son reste, Le Mort Récidiviste, d'autres encore et aussi le professeur Raymond de la Matière, échappé de *L'Acte inconnu*. Tous les comédiens sont des experts du parler Novarina, qui vont faire déborder le temps, et le vocabulaire, et la grammaire aussi.

La lettre U en vedette

On ne compte pas les scènes qui se télescopent en un kaléidoscope surréaliste, de l'essai de chiffres du Charivari au Lancer des temps, aux Cinq philosophes à l'étroit dans une seule boîte, etc. à la Disparition de toutes les choses une fois dites, pour finir. Certaines séquences égratignent l'époque actuelle, son matérialisme, son indifférence ses jargons et autres anglicismes. Autant dire que la balade est riche, voire roborative, poétique et ludique, à l'instar de l'apparition de Samuel Le Lièvre, bienvenue, qui crée un appel d'air avec sa proposition de remplacer toutes les voyelles par U, et d'en faire aussitôt une démonstration irrésistible de drôlerie. Autre morceau de bravoure, le flot de paroles débitées en un récit hallucinant de virtuosité par Sylvain Levitte, L'infini romancier. Loin de la tyrannie des mots, Novarina les célèbre haut et fort.

Les personnages de la pensée

* * *

**La Colline, 15 rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. 01 44 62 52 52. www.colline.fr
Jusqu'au 26 novembre. TNP Villeurbanne, du 23 au 27 janvier 2024, Maison des Arts du Léman, Thonon-Evian le 30 janvier.**

(photo Tuong-Vi Nguyen)



« LES PERSONNAGES DE LA PENSÉE » de Valère Novarina, Quand l'action est dans le discours, et le rire le vrai délivreur

CRITIQUES

CRYSTEL ZRNJEVIC

16 NOVEMBRE 2023



Les Personnages de la pensée mise en scène Valère Novarina © Tuong-Vi Nguyen

Le théâtre de la Colline se mérite ! Il faut gravir une montagne, celle de Ménilmontant. Le théâtre de Valère Novarina se mérite aussi ! Il faut plonger sans bouée dans le flot impétueux de sa langue trois heures durant. Grand saut dans l'inconnu, vivifiant !

La pièce *Les Personnages de la pensée* est un spectacle hors norme où l'on chercherait en vain un début et une fin, un récit cohérent, des événements qui s'enchaînent logiquement. Et pourtant, tout se tient, sans failles, car il y a bien un fil rouge qui parcourt la pièce : la parole en acte, en chair et en os, tonitruante, virevoltante, vibronnante, portée, chantée, soufflée par dix acteurs et deux musiciens.

La pièce est également nourrie par l'image, elle aussi mobile, changeante, sous forme de tableaux, œuvres de l'auteur lui-même d'ailleurs, qui s'assemblent, permutent, se recomposent comme un véritable ballet pictural, écho paysager au texte et scènes des comédiens. Certains tableaux, les plus grands, accrochés aux cimaises, prennent forme et couleurs sous nos yeux même, en direct !

Tout au long de la pièce, Valère Novarina, qui est également metteur en scène ici, ne cesse de nous interroger sur cette langue qui est la nôtre, ce qu'elle produit et ce que nous en faisons. Il la triture, la malaxe comme une pâte, la déforme et la reforme, en fait jaillir la lumière, des éclats de rire comme autant de petits cailloux blancs dans une forêt de mots. C'est ainsi qu'au détour d'un tableau, il revisite le corbeau, perché sur un escabeau et le renard, dans une fable où toutes les voyelles ont été remplacées par une seule, u ! Moment jouissif et désopilant, parmi tant d'autres, en contrepoint desquels viennent s'affronter d'autres langues, comme celle du politique et d'autres discours, comme celui du grand capital dont l'humour prend alors une tonalité plus grinçante car cette fois la langue vivifiante a cédé la place à la communication schizophrène, au jargon castrateur.

Enfin, la parole qui est ici lancée comme un défi aux oreilles des spectateurs prend toute sa force, son sens et son non-sens grâce à dix acteurs et deux musiciens remarquables, Valentine Catzéfis, Aurélien Fayet, Manuel Le Lièvre, Sylvain Levitte, Liza Alegria Ndikita, Claire Sermonne, Agnès Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci, Mathias Lévy (au violon) et Christian Paccoud (à l'accordéon). Chacun d'entre eux déploient une énergie stupéfiante, comme de véritables athlètes de plateau, donnant vie et corps à un texte et à une langue particulièrement riches et complexes grâce à une diction sans failles. Ils parviennent à tenir un tempo soutenu, haletant parfois, où les scènes s'enchaînent, scandées par des chansons qui donnent alors au spectacle un faux air de comédie musicale. Ces chants, ces interludes musicaux constituent des moments de respiration bienvenus dans la pièce où le spectateur reprend pieds quelques instants, avant de replonger et d'être emporté à nouveau dans le tumulte de la langue novarinienne.



Les Personnages de la pensée mise en scène Valère Novarina © Tuong-Vi Nguyen

Informations pratiques

LES PERSONNAGES DE LA PENSÉE – Création La Colline 2023



Auteur(s)

Valère Novarina



Peintures et Mise en scène

Valère Novarina



Avec

Valentine Catzéfi, Aurélien Fayet, Manuel Le Lièvre, Sylvain Levitte, Liza Alegria Ndikita, Claire Sermonne, Agnès Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci et les musiciens Mathias Lévy et Christian Paccoud

Collaboration artistique Céline Schaeffer

Musique Christian Paccoud

Lumières Joël Hourbeigt

Scénographie Emmanuel Clolus



Dates

Du 7 au 26 novembre 2023 au Grand Théâtre, La Colline à Paris
du mardi au samedi à 19h30 et dimanche à 15h30



Durée

3h30 entracte inclus



Adresse

La Colline – théâtre national
15, Rue Malte-Brun
75020 Paris



Informations complémentaires

La Colline – théâtre national

www.colline.fr



L'épopée joyeuse de Valère Novarina



© Tuong-Vi Nguyen

- Scène

Le grand retour de Valère Novarina à La Colline

Par Hugues Le Tanneur

16/11/2023

Ils sont nombreux et ils ont tous leur mot à dire. Sur la scène du théâtre de la Colline à Paris, *Les personnages de la pensée* prennent corps et vie usant et abusant avec délices des subtilités du langage.

Elles s'appellent Bouche et Oreille. Leur dialogue a la saveur de ces chroniques anciennes prisées par Charles-Albert Cingria. Il y est question d'un peintre, un certain Troppmann, surnommé « l'assassin aux pinceaux ». Un jour voulant approcher au plus près la vérité des souffrances du Christ sur la croix, Troppmann plonge un poignard dans le sein de son modèle « et, tout palpitant d'enthousiasme, de terreur, achève



rapidement le tableau de l'agonie de sa victime ». Ceci n'est que le début d'un dialogue intervenant vers le deuxième tiers du formidable *Les personnages de la pensée*, spectacle où la langue en émulsion de Valère Novarina est servie à la perfection par des comédiens équilibristes rompus aux prouesses verbales et autres exercices de haute voltige de ce théâtre acrobatique. Les mots, dirait-on, ne tiennent pas en place dans cette suite apparemment inépuisable d'effusions où le langage donne l'impression de s'être libéré de toute contrainte, comme s'il avait pris son indépendance.

En réalité tout cela est au contraire très organisé, géré au millimètre par un auteur et metteur en scène qui est aussi un dompteur. Ainsi pour revenir à l'échange entre Bouche et Oreille, les deux comédiennes qui racontent la chronique sont régulièrement coupées par les interventions d'autres personnages. Ce qui se passe alors rappelle l'univers du conte car à chaque interruption, debout sur un piédestal, silencieuses, le corps figé, elles deviennent comme des statues ou des mannequins, à la fois là et absentes. Si ces ruptures intempestives retardent le récit créant ainsi une attente, leur effet, souvent comique, est aussi de basculer dans un autre niveau de discours ; à la fois contrepoin et commentaire, parfois sans rapport direct avec le récit initial. On pense alors à des enfants qui s'interrompraient les uns les autres tout à trac sans souci de ce dont il est question, simplement parce qu'ils ont envie de prendre la parole. On pense aussi à un entrecroisement de routes, carrefours labyrinthiques par lesquels on ne cesserait de passer et repasser. Mais pour aller où ? « Nous voudrions savoir qu'est-ce que la langue et où elle va ? », interroge un personnage. Et de jouer derechef sur le double sens du mot « langue », à la fois celle qu'on parle et cet appendice physique au milieu de la bouche qui justement sert à parler. L'étonnement qui est aussi un émerveillement devant les capacités infinies du langage est au cœur de ce spectacle construit sur le modèle d'une revue de music-hall où les numéros parfois chantés accompagnés à l'accordéon se télescopent allègrement.

Il suffit, dirait-on, de tirer la langue pour qu'elle s'allonge indéfiniment, se déroulant et s'enroulant autour d'elle-même avec pour vecteur ces figures aussi tangibles qu'irréelles – « personnages de la pensée » – campées par les acteurs. Ce cabaret du verbe, en vérité très physique, relève aussi du pot-pourri où l'auteur redonne vie à quelques moments emblématiques de son œuvre, parmi lesquels des séquences tirées, entre autres, de *L'Atelier volant*, du *Discours aux animaux* ou de *L'Opérette imaginaire* – avec en particulier ce tour de force désopilant, l'énonciation d'un roman entier concentré en une suite ahurissante de verbes d'opinion. Intense, drôle et profond, un spectacle admirablement construit et joué. Le théâtre de Novarina à son meilleur.

Les personnages de la pensée, de et par Valère Novarina, jusqu'au 26 novembre au **théâtre de la Colline**, Paris (75020). Puis du 23 au 27 janvier 2024 au TNP, Villeurbanne ; le 30 janvier à la Maison des Arts du Léman, Thonon-Evian-Publier.





THÉÂTRE

LES PERSONNAGES DE LA PENSÉE

Pour en « finir avec la communication »

De Valère Novarina
Créature : Valère Novarina

Mise en scène Valère Novarina

Avec Valeriy Datsyuk, Aurélien Fyvet, Manuel Lelièvre, Sylvain Levitte, Lisa Azeïta Ndiako, Claire Sermonet, Agnès Stambille, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci et les musiciens Matthias Levy et Christian Pissoulet

NOTRE RECOMMANDATION :
★★★★★

INFOS & RÉSERVATION

Théâtre La Colline
15 Rue Maïte-Brun
75020 PARIS

Tél : 01 44 62 52 52
<https://www.colline.fr/>

Jusqu'au 26 novembre. Du mardi au samedi à 19h30 et dimanche à 15h30.
Tournée : du 23 au 27 janvier 2024 au Théâtre national Populaire, Villeurbanne. Le 30 janvier 2024 à la Maison des Arts du Léman, Thonon-Evan-Publier.

THÈME

- Une femme seule d'abord, hiératique dans sa robe de velours noire et sa collerette d'un autre âge, puis des gens sur un grand plateau gris barré par deux écrans blancs sur lesquels sont projetées des peintures en train de se faire.
- Les répliques fusent au risque d'une hilarante glossolalie. Les mots, inventés, rythmés, balancés, chantés s'échangent ou se télescopent, rebondissent, se chevauchent. Les images se déploient portées par des corps qui semblent sortir des peintures occupant le fond de la scène et qui plus que des personnages sont peut-être des signes ou des thèmes, bref des personnages de la pensée.
- Il est question de mots, de la possibilité de « rétablir entre les choses et les mots un pacte de réalité », du temps, de la mort, d'animaux, de "Transfongiens" et de "Viviards Meursatiles", de production et de marketing, de théorie du bocal et du yaourt et sa date limite, des 652 premières pages d'un roman tout entier tissé de répliques décousues, du mystère de ce qui circule entre les êtres avec les mots ou malgré eux et parfois contre eux.

POINTS FORTS

- Comme souvent, Valère Novarina nous convie à une expérience théâtrale exigeante et jubilatoire, dans le tourbillon, la fluidité et la discontinuité de la parole, la mélodie des mots et la diversité des corps et des gestes. « Les langues sont des rivières », le langage est une matière dit Novarina qui peint aussi cette matière. Ses toiles de grands formats, très colorées font partie du tableau d'ensemble et, comme dans sa langue, leurs éléments se percutent et se mélangent produisant et accompagnant l'harmonieuse cacophonie.
- Deux grands écrans progressivement noircis par un dessin-raturage, des peintures, une mobylette, une fontaine de sang, une maison boîte, des cadres en bois, ce fouillis savant et épuré circonscrit le périmètre de ce cube blanc qu'est la scène. Dans leurs costumes à la fois fourreaux et sophistiqués (tenue de sportif, bleu de travail, pantalon de pêcheur, fourreau en velours, robe courtée en lamé éteint) et avec une énergie folle, des tombereaux de fantaisie et beaucoup d'espièglerie et de malice les comédiens dessinent dans l'espace un univers résolument à part mais qui résonne comme un écho du nôtre, en plus drôle. Quel est le vrai ?
- Performance des comédiens, avec mention spéciale à Sylvain Levitte pour la fluidité de son monologue de l'infini romancier, la pétulante Valérie Vinci et les étonnants René Turquois, Nicolas Struve et Manuel Lelièvre.

QUELQUES RÉSERVES

- Des longueurs, particulièrement - mais cela tient davantage sans doute au texte et à la scénographie qu'à la comédienne - quand la maîtresse de cérémonie occupe seule la scène. Le texte profus et baroque de Valère Novarina est assez verligineux pour ne pas être présenté *in extenso*.
- Sans doute pourrait-on en dire autant du reste de la scène transformée excessivement en espace d'exposition.

ENCORE UN MOT...

- Cette exploration gesticulée et chantée du langage et de la "communication", cette réflexion sur le drame qu'est le langage relève du spectacle total. La théâtralité et le chant rendent aux mots leur feu et leur chair. La peinture en action, le déplacement des grandes toiles sur la scène font participer l'art pictural au processus même de la pensée qui survient ici dans le flux de la respiration.
- Alors, la langue s'entend autrement, les mots sonnent plus pleinement. On ne comprend pas tout, peut-être même pas grand-chose, mais qu'importe. N'est-ce pas là toute la mission du théâtre quand il se fait "art brut" ?

UNE PHRASE

- « Quand tu comptes tu remontes du temps, tu croises les chiffres en traversant ! Les chiffres nous protègent de l'effrayante vie : merci les chiffres ! »
- « Dans notre langue - si tu veux bien, comme les Latins, ne pas distinguer le u du v-, il y a une anagramme du mot DIEU, c'est le mot VIDE. Dans toutes nos phrases Dieu est un vide, un mot en silence, un trou d'air, un appel qui permet à l'esprit de retrouver souffle et mouvement. »

L'AUTEUR

- Essayiste, écrivain et peintre originaire du Valais, **Valère Novarina**, est entré au répertoire de la Comédie française en 2006, avec *L'Espace furieux*. Jean-Luc Godard et Christine Pascal ont utilisé certains de ses textes pour leurs films.
- Habitué du festival d'Avignon où il est régulièrement invité, il collabore avec le Théâtre de la Colline où il a donné six spectacles depuis plus de vingt ans. Si l'Académie française lui a préféré le sage médiéviste Michel Zink en 2017 pour occuper le fauteuil de René Girard, nul doute que son succès public dépasse et de loin l'espace de la Coupole.

Novarina, maître-chanteur du verbe !

Jusqu'au 26/11, au Théâtre de la Colline (75), **Valère Novarina** propose *Les personnages de la pensée*. Entre épique et poétique, humour et non-sens, une plongée hallucinante dans l'univers des mots ! Trois heures d'un spectacle débridé, déjanté, en dérapage incontrôlé où le langage se révèle rebelle indompté.



Sur la grande scène de la Colline, **il faut s'attendre à tout et son contraire : de la plus haute fulgurance poétique au réalisme le plus trash**, de la beauté majestueuse d'une fantasque déclamation à l'apparition mortifère d'une fontaine rouge sang ! Si *Les personnages de la pensée* sont radicalement divers et multiformes, ils se réduisent en fait en un seul mot qui se décline à foison : le verbe, le langage, l'alphabet de A à Z... Et ce n'est pas la bande à Novarina qui nous contredira, **comédiens et musiciens attitrés au banquet du dire que l'écrivain-metteur en scène-peintre organise à intervalles réguliers** : Valentine Catzéflis, Aurélien Fayet, Manuel Le Lièvre, Sylvain Levitte, Mathias Lévy, Liza Alegria Ndikita, Christian Paccoud, Claire Sermonne, Agnès Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci.



Chantiers de culture

Page 2/2

De grandes peintures multicolores sur papier pour seul décor, manipulées à vue et de temps à autre transpercées par les interprètes qui s'avancent, en solo-en duo-en chœur, pour déclamer la vérité du jour premier : la supériorité de l'homme sur la bête, la maîtrise du langage ! **Une vérité à haut risque, lorsque l'humain devenu animal use de mots qui ont perdu tout sens,** lorsque le *parler* s'avilit au *communiquer* : poncifs et raccourcis pour formater les esprits, prolifération de lieux communs pour abolir l'esprit critique, suppression des voyelles pour trancher le débat entre masculin et féminin au bénéfice réducteur du u, « et tu veru que nu purviendru purfutement u nu cuprendre »... Le non-sens côtoie l'humour, la réflexion savante l'interpellation la plus banale, la plus belle déclaration poétique la séquence la plus triviale ! **Avec Novarina, le verbe déraile, dérape, s'exclame, vocifère et s'attendrit, doux ou fort, tendre ou plaintif.** Une langue déchaînée et débridée, trois heures en dérapage incontrôlé, sans temps mort, au risque d'essouffler le spectateur qui n'en dit mot et perd pied, repères et vocabulaire !



Un hymne à la parole échangée, **un opéra-bouffe de mots inventés et de dialogues désarticulés, proférés ou chantés sur tous les modes par des comédiens survitaminés, décomplexés** et dopés à la luxuriance d'un texte qui chamboule tout, balancé du haut d'un escabeau ou au bout d'un balai-serpillière, entre une mobylette d'un âge avancé et la statue d'un chien à la mine patibulaire. Tel un cheval fou dans un jeu de quilles, **un « meeting » déjanté et nouveau genre qui fait la part belle à notre imaginaire, se moque du politiquement correct,** plaide pour une parole désencagée, invite à la désobéissance poétique ! Un spectacle jubilatoire, à ne vraiment pas manquer.

Yonnel Liégeois

Les personnages de la pensée, texte et mise en scène de Valère Novarina : Jusqu'au 26/11, du mardi au samedi à 19h30 et le dimanche à 15h30 au [Théâtre de la Colline](#) (15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Tél. : 01.44.62.52.52). Du 23 au 27/01/24 au [TNP, Villeurbanne](#). Le 30/01/24 à la [Maison des arts du Léman, Thonon-Évian-Publier](#). Le [texte](#) est paru aux éditions P.O.L. (288 p., 18€).



«Les Personnages de la pensée» de Novarina : n'oubliez pas la parole



Dans cette pièce spirituelle, Valère Novarina s'amuse avec le langage au fil d'une multitude de scènes où le décor se meut en un espace saturé. par Laurent Goumarre

«Assez de paroles : des mots !» La déclaration sera débordée et inversée ; en trois heures de spectacle, Valère Novarina explose et expose – on y reviendra – sa langue dans tous les sens et inversement avec les Personnages de la pensée . C'est le retour de l'auteur franco-suisse au théâtre de la Colline à Paris, qu'il pratique depuis plus de vingt ans, en six créations pour des textes qui disent, persistent et signent la croyance en la Parole. Le théâtre en est sa liturgie, et sa nouvelle création ne raconte pas autre chose, cette fois en une suite de 22 scènes, tableaux, soties, appelez-les comme vous voulez, interprétés par sa bande d'acteurs, ses dix apôtres devrait-on dire – plus un : le régisseur Richard Pierre, qui prend sa part de la pièce –, totalement dévoués à porter sur le plateau la bonne et belle parole du maître. Et ils et elles sont prodigieux à faire entendre une langue qui attrape tout ce qui passe, s'invente quand les mots manquent au vocabulaire.

«La quatrième personne du singulier»

Ça peut paraître abstrait, ça ne l'est pas. Le verbe s'incarne dans des scènes où le burlesque côtoie le sermon, où la fantaisie ne fait pas l'économie du prêche sentencieux : «Dans notre langue – si tu veux bien, comme les Latins, ne pas distinguer le u du v – il y a une anagramme du mot "Dieu", c'est le mot "vide". Dans toutes nos phrases, Dieu est un vide, un mot en silence, un trou d'air, un appel qui permet à l'esprit de retrouver souffle et mouvement.» Plus loin, dans une énumération des définitions de Dieu, signées Lacan Louise Michel, Sartre, ou Spinoza, le maître s'autocite : «Valère Novarina avance que Dieu est la quatrième personne du singulier.» Amen !

Singulier, Novarina l'est sans aucun doute, et ce statut il le doit à la «spiritualité» fondamentale de son théâtre qui appelle, selon les mots du personnage Personne «le règne de la parole et non la tyrannie des mots», et formule tous les sujets : la mort, le genre... Le politique aussi ? Oui, la lutte des classes dans une scène qui met en place la «théorie de la lutte des langues» où face au patron Monsieur Boucot, l'ouvrier Trigaline assène : «Mister Bouc, je n'ai plus toute ma langue à moi : alors je vais parler avec les dents !»

Abstraction pénible



Il y a une puissance comique chez Novarina, délirante, mais elle ne masque jamais une dimension profondément autoritaire dans la virtuosité, l'interprétation des mots, leurs faux-semblants, la création d'une autre grammaire. Parce que cet homme, cet auteur a quelque chose à dire, et qu'il va mettre tout en œuvre pour le faire entendre. C'est sa croisade, son chemin de croix. Qui l'aiment le suivent. Mais le doute s'installe, même chez ses plus fidèles disciples, quand il veut aussi le faire voir dans une pose-dépose exposition à vue de ses toiles à l'abstraction pénible. Au départ le décor est blanc, signé de deux immenses toiles vierges en fond de scène, avec sur le mode du rébus, une bicyclette à jardin, une sculpture de chien à cour ; il va bientôt être saturé de tableaux gesticulés qui auraient dû rester à l'atelier et de peintures-vidéos narcissiquement expressionnistes. Résultat, ça brouille l'espace, ça empêche la pensée.

Les Personnages de la pensée , texte et mise en scène de Valère Novarina, jusqu'au 26 novembre au **théâtre de la Colline**, à Paris. Du 23 au 27 janvier au théâtre national populaire de Villeurbanne (Rhône). Le 30 janvier à la maison des Arts du Léman à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie).

Pour aller plus loin :

Dans la même rubrique

Antépénultième ode à l'anus

Les Personnages de la pensée

✎ Pierre Lesquelen 📄 Regards 🕒 19 novembre 2023



© Tuong-Vi Nguyen

Le dresseur des très indomptés « personnages de la pensée » a toujours rêvé le théâtre comme une *poudrière d'apparitions*. Mais voilà que le temps a jeté sur son ubuesque gueuloir un peu de poussière et surtout beaucoup de grammaire. Ainsi, son langage inouï nous parvient désormais comme un parler saugrenu que nous ne nous sommes plus tellement pressé.e.s de rééprouver mais plutôt satisfait.e.s de retrouver. La révolution par le langage qu'a surréalistement entonné Novarina a pris effectivement le risque de ces lendemains plus culturels, de ces spectacles plus assis et plus rembobinés où la connivence et la reconnaissance ont dissipé le foudroisement des sens et les hasards de l'expérience. « Les Personnages de la pensée », spectacle rétif à son titre car cette fois très discret en métathéâtre, ne masque d'ailleurs pas ces lois de l'enlèvement, trouvant même une mélancolie plus juste que celle un brin discursive et mortifère qui pointait dans « *L'Animal imaginaire* » (2019). L'énergique sol blanc s'est ici tendu de gris et les peintures de l'auteur, répétées parfois en plusieurs formats comme si elles n'étaient plus des jets vivaces mais les signes d'un Novarina à l'heure de sa reproductibilité esthétique, finissent souvent par s'effacer. Deux réactions dialectiques persistent alors : accuser l'excessive répétition du poète – symptôme dit-on des plus grand.e.s artistes mais offense indéniable au muscle lassé de notre imaginaire – et honorer en même temps l'hétérotopie novarinienne qui perd la politique de la surprise mais gagne l'énergie de l'insistance et la beauté du rendez-vous.

f 🐦 📷 in 🕒 ✉ 📄

INFOS

Les Personnages de la pensée

Genre : Théâtre

Texte : Valère Novarina

Conception/Mise en scène : Valère Novarina

Distribution : Agnès Sourdillon, Aurélien Fayet, Claire Sermonne, Liza Alegria Ndikita, Manuel Le Lièvre, Nicolas Struve, René Turquois, Sylvain Levitte, Valentine Catzéfis, Valérie Vinci

Lieu : La Colline (Paris)

A consulter : <https://www.colline.fr/spectacles/les-personnages-de-la-pensee>

Les Personnages de la pensée

PETIT QUIZ novarinien. Comment se nomment les protagonistes du nouveau spectacle concocté par le dramaturge, metteur en scène et peintre Valère Novarina – lequel déclenche l'hilarité des spectateurs ? Comment se conjugue le verbe « douleur » ?

des Variétés du Soleil

zy !)

indiquait 11 h 11 au début du inal. Comme si le temps avait es 50 artistes circassiens de ce des acrobaties et des prouesses in inventeur illuminé présente é de ses créations bizarroïdes : uor d'extraordinaires sirènes ant, une main robotisée géante,

chapiteau permet des numéros si assiste-t-on à l'escalade par ice en équilibre pour rejoindre haut de la tente, la tête en bas, scenté tout aussi vertigineuse. de nous éblouir ! **A. A.**

Chatou, jusqu'au 14/12/24.

Qui a dit : « *Le passé en héritage ! Le futur sans bagage ! Le présent en location !* » ? Quels sont les six peuples autochtones de Novarinie ? Sous quelles formes se décline l'humour, 3 h 30 durant (entracte compris) ? Combien de comédien(ne)s parlent couramment cette langue énigmatique ? Comment s'appelle l'accordéoniste, vêtu comme le fibre de Manet ? Qu'a trouvé l'auteur de plus égalitaire encore que l'écriture inclusive ?

Réponses. Le Galoupe, Jean qui corde, l'Illogicien, l'Écrituriste, Citoyenne Lambda ou encore l'Enfant d'Outrebref. Raymond de la Matière (interprété par Manuel Le Lièvre, monté sur ressorts). Je doli, je doliruisse, j'eusse dolori.

Le Septième Suppléant. Les Transfongiens, les Viviards Meursatiles, les Solipsistes, les Anthropopoïdes tenaces, les Fara preu, les Frontaliers du sol funèbre. Des listes en tout genre, des maximes détournées, des slogans parodiés, du macabre revisité, des facéties sémantiques à volonté. Sur scène, ils sont dix

(plus deux musiciens), tous excellents, parfaitement bilingues. Christian Paccoud. Le « u » « *pacificateur* », en remplacement des voyelles de l'alphabet. Murcu Vuluru Nuvurunu !

M. P.

● A la Colline, à Paris, jusqu'au 26/11.

VERS LA FIN DE L'AIDE



SCÈNES



Chez Novarina, des acteurs géniaux et, surtout, la magie du verbe.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

À huis clos

Théâtre

Kery James

| 1h10 | Mise en scène et scénographie Marc Lainé. Jusqu'au 3 déc., Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, tél. : 01 44 95 98 21. Et le 8 déc. au Creusot (71), le 12 à Venissieux (69), le 21 à Colombes (92). | éd. Actes Sud, 56 p., 12,80 €.

TTTT

Les**Personnages de la pensée**

Théâtre

Valère Novarina

| 3h30 | Mise en scène de l'auteur. Jusqu'au 26 nov., Théâtre national de la Colline, Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52. Du 23 au 27 janvier, TNP, Villeurbanne (69) | éd. P.O.L., 288 p., 18 €.

Dans sa première pièce, *À vif* (2017), le rappeur poète engagé Kery James était déjà Soulaymaan, ce jeune avocat turbulent de banlieue confronté à un confrère des beaux quartiers lors d'un concours d'éloquence. Le revoilà dans *À huis clos*, toujours dans la peau de Soulaymaan, toujours dans l'affrontement, mais cette fois avec un juge : celui qui a innocenté le policier assassin de son grand frère. Ce Soulaymaan vieilli ne croit plus en la justice, en la démocratie, en grand-chose. Prêt à tout pour venger la mémoire de son aîné, même à mourir, il prend le juge en otage (Jérôme Kircher, toujours ambigu, surprenant avec ce timbre de voix si entêtant) et entame avec lui un dialogue sous mortelle tension. Y défilent la liberté, l'égalité, le pouvoir, les élections, l'amour, le pardon, la rédemption. Kery James ose. Sans clichés. Il balance au juge et à la société ses quatre vérités. On pourrait parler d'efficace et intelligent spectacle « politique », un genre plus trop à la mode frileuse du temps. Car y sont décryptées les violences du monde en monologues et duos quasi hugoliens, capables de bousculer comme de consoler un public captivé ici par le sens du récit, du suspense, du rythme. Le verbe de Kery James, 45 ans, reste raffiné et rugueux à la fois. Mis en scène et scénographié entre théâtre et cinéma par Marc Lainé, sur un plateau tournant, caméra et vi-

déo à l'appui, il réveille. Met en alerte. Celui de Valère Novarina, aussi. Mais à sa manière philosophico-farcesque, mystico-païenne vertigineuse et enivrante. Certes, elles sont parfois longues, ces trois heures et demie où le dramaturge plasticien de 76 ans reprend des bribes de spectacles passés, ne craint ni redondances, ni excès, ni obscurités, tandis que, pour tout décor, dansent sur le plateau ses ultimes, joyeux et colorés tableaux. Grâce à la bande d'acteurs géniale qui accompagne ses délires – de Manuel Le Lièvre à Agnès Sourdillon, de Sylvain Levitte à Valérie Vinci, il faudrait tous les citer ! – on jouit pleinement d'une sarabande langagière où voisinent blagues potaches et poésie, métaphysique et sciences. Sans compter des pieds de nez au politique, à l'économique, au médiatique et à la théorie du genre. Comme d'habitude, adieu personnages, vaines individualités, intrigue : chez Novarina, le verbe est le personnage central, le lieu central. Rien n'existe en dehors de cette parole qui semble lovée au fond de nous et jaillit ici avec éclat et fureur, mord, renverse le monde bien plus qu'elle ne raconte. Alors qui sont finalement ces farfelus « personnages » ou plutôt « antipersonnages » de la pensée qui ont donné son nom au spectacle ? Des voyants clownesques, ubuesques, qui cousent, décousent et recousent sans fin la langue, mettent le sens à l'envers et osent clamer en permanence ce dont on ne peut parler. Se célèbrent ainsi un savant mystère, une flamboyante messe langagière à travers des saynètes – presque des sketches à la de Funès ou à la Devos –, où l'on rit à gorge déployée des malices d'un verbe attrape-tout qui malaxe en bouche, transforme et glorieusement déglutit. « *Parler n'est pas communiquer* », décrète Novarina. Ni même nommer. C'est appeler, invoquer. « *Le monde est un langage, notre parole s'en souvient. Tu nous as donné la parole pour t'entendre.* » Ainsi se clôt le très fascinant, gourmand et énigmatique spectacle-prière et farce ●

Les Personnages de la pensée

De et par Valère Novarina.

Durée : 3h30. Jusqu'au 26 nov., 19h30 (du mer. au sam.), 15h30 (dim.), la Colline - Théâtre national, 15, rue Malte-Brun, 20^e, 01 44 62 52 52. (10,50-33,50 €).

******* Tout l'art philosophico-farcesque, mystico-païen de Novarina est là. Dans ces trois (longues!) heures où une bande de comédiens capables de tout jouer, des blagues potaches à la poésie, de la métaphysique à l'absurde, entraîne les spectateurs à ras de terre comme au ciel. On sort réjoui de cette sarabande langagière. On n'a pas forcément tout compris, mais beaucoup ri des malices d'un verbe qui gobe tout sur son passage, malaxe en bouche, métamorphose et vomit. Il est le personnage central, comme le lieu central, du dramaturge et plasticien Novarina. Et qui sont donc encore ces ultimes et farfelus « personnages de la pensée » ? Des sortes de voyants ubuesques qui cousent et décousent la langue, mettent le sens à l'envers et disent en permanence ce dont on ne peut parler. Alors, certes, des longueurs, mais beaucoup, aussi, de jouissance. — **F.P.**



Les Personnages de la pensée

Jusqu'au 26 nov., à la Colline.



L'hymne à la joie de Valère Novarina

SCÈNES Au théâtre parisien de la Colline avant Villeurbanne et Thonon-les-Bains, l'écrivain franco-suisse offre avec «Les Personnages de la pensée» une épopée géniale, follement athlétique et farceuse

ALEXANDRE DEMIDOFF,
DE RETOUR DE PARIS

[@alexandremdff](#)

Le cerveau de Valère Novarina est un cosmos et il vous y précipite. Au Théâtre de la Colline à Paris, cet auteur inclassable, lecteur de saint Augustin et admirateur de Louis de Funès, offre avec *Les Personnages de la pensée* (P.O.L.) une cavale de trois heures et demie gamine et savante, farceuse et liturgique. Ses comédiens, géniaux – et on pèse ici cette épithète –, endossent cette langue comme le dompteur revêt son costume avant de pénétrer dans la cage aux fauves. Ils caressent son mystère, acèrent sa drôlerie, apprivoisent ses démons.

Mais qu'est-ce que ces *Personnages de la pensée*? Une nouvelle épopée langagière comme Valère Novarina les affectionne depuis un demi-siècle. L'écrivain né à Genève n'est pas pour rien le fils d'une comédienne – Manon Trollet – et d'un architecte, Maurice Novarina, qui a peuplé d'églises et de théâtres la Haute-Savoie. Son œuvre est une échelle branlante dressée vers le ciel, une enquête sur Dieu – qu'il ne se lasse pas de définir, convoquant à cette fin le marquis de Sade comme André Breton ou la mystique Madame Guyon. Mais elle est aussi l'estuaire de notre présent, de ses rhétoriques boursouflées qu'il détourne, de ses actualités funèbres qu'il allège.

Sortir du cadre, tel est son credo. Pas de psychologie chez l'auteur du *Drame de la vie* (Ed. P.O.L.) où il engendrait 2587 personnages. Pas d'intrigue non

plus. Au cachot, Aristote! Mais des événements en cascade, le verbe déchainé en action. Ses acteurs n'incarnent pas Scapin ou Hamlet, mais le verbe. Ils lui prêtent leur diaphragme, leur gosier, leur bouche. Ils deviennent la parole qui court à travers le temps. Voyez comment elle prend son élan ici. Un défilé, une manif: en guise de slogans, une demi-douzaine de protestataires lâchent des suites de nombres, un chapelet de chiffres. L'infini comme horizon révolutionnaire.

«Les chiffres sont l'excrément du temps»

La comédienne Agnès Sourdillon, pince-sans-rire comme un enfant philosophe, vous prévient: «Public, prends courage: la suite est nombreuse.» Les banquets de Novarina sont dispendieux, c'est leur grâce. «Personne» – nom d'un locuteur – déclare: «Les chiffres disparaîtront. Les chiffres sont l'excrément du temps [...]» Déboule alors «le mort récidiviste» sur un chariot de morgue: «N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort? / A quel âge dois-je quitter mon corps? / Je m'éteins. Temps, achève-nous.» Deux répliques plus loin, Tire-La-Ridelle proclame: «Mort à la mort!»

Dans cet échange, l'ombre du *Malade imaginaire* de Molière. Et un fameux «Mort à la mort» qui est la devise de Valère Novarina. La suite est un florilège de son art, des morceaux déjà vus, mais réapprêtés. Devant une tribune défilent des grognards de la politique. Ils crachent leur discours mité: une langue de



De gauche à droite, Les comédiens Claire Sermonne, Aurélien Fayet, Nicolas Struve, Valérie Vinci et René Turquois. Tous prêtent leur diaphragme, leur gosier, leur bouche au verbe de l'acteur Valère Novarina. (PARIS, 31 OCTOBRE 2023/TUONG-VI NGUYEN)

**Pas de psychologie
chez l'auteur.
Pas d'intrigue
non plus. Mais
des événements en
cascade, le verbe
déchaîné en action**

bois en copeaux. Plus tard, on assiste au retour de l'impayable «Raymond de la matière» alias Manuel Le Lièvre. Il faut l'entendre déclarer, cravaté comme à la Sorbonne mais en culotte courte comme à l'école enfantine: «Mesdames et messieurs, je vous préviens d'emblée: je suis hostile aux choses, je suis un ennemi de la nature, un adversaire de Dieu [...]».

Ce Manuel Le Lièvre est un ath-

lète de la pataphysique. Il est le texte transmuté en folie sous le regard-baïonnette de son assistante – Agnès Sourdillon –, il dévale le fleuve des théories, il est le coït de la langue et sa petite mort, il est bestial pour tout dire. Comme l'est plus tard Sylvain Levitte jouant «l'infini romancier», petit marquis des lettres parisiennes déroulant «les six cent cinquante-deux premières pages d'un roman dont je

suis l'autricier.» Il introduit les répliques définitives de Jean, Josette, Marie-Ghislaine etc. Dans votre fauteuil, vous jouissez de cette tentative d'épuisement du langage.

Une guide dans la jungle novarinienne

Souvent aussi, on est bouleversé, tant Valère Novarina, secondé à la mise en scène par Céline Schaeffer, sait moduler

sa matière, avec des chansons à l'accordéon à pleurer. En apothéose, la merveilleuse Claire Sermonne, notre guide dans la jungle novarinienne, célèbre la parole comme principe élémentaire: elle est, pour l'auteur, la vie même par-delà l'humain.

Avec sa noblesse d'infante et sa robe de voyante, Claire Sermonne est «l'écrituriste». Elle se faufile entre les toiles de Novarina qui modèlent l'espace

comme pour cartographier un cratère originel. Elle donne la clé d'une œuvre où tout est joie, joie irréductible à une cause, comme l'énonce le philosophe Clément Rosset dans *La Force majeure* (Les Editions de Minuit). Ce théâtre est une digue contre le malheur. Il est jubilation. ■

Les Personnages de la pensée, Théâtre national populaire de Villeurbanne, du 23 au 27 janvier; Thonon, Maison des arts du Léman, mardi 30 janvier.